

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



Sudalyciade 2011 par petit vent d'autan

Non, ce n'est pas, cette fois, Sa Majesté le Mistral qui va se charger de vous raconter ce qui s'est passé dans la bonne ville de Montpellier le dimanche 15 mai. Et ce n'est pas non plus Dame Tramontane comme ont pu le croire certains, qui est un vent sec, froid et violent, car elle aurait soufflé bien plus méchamment que moi qui suis - tout prosaïquement - le Vent d'autan. Et là, n'allez pas imaginer que je suis le redoutable vent d'autan noir, le froid, celui qui arrive de la mer où il s'est lesté de toutes les humidités d'écume dont est parfois chargée la Méditerranée.

Et que non, me amis, je suis le jovial, le léger, le souriant petit Vent d'autan, celui qu'on appelle familièrement l'Autan Blanc et qui ne souffle que lorsque reviennent les jolis jours de chaque année: tout juste chaud en été, mais d'un léger, très léger petit souffle - un souffle tout juste *frisquounet* - au printemps, ce qui, en la circonstance, fut le cas.

J'avais entendu parler - comme il se doit - de tous ces messieurs et toutes ces dames de l'ALYC par mon cousin Sa Majesté le Mistral qui s'est invité, plusieurs fois, déjà, à leurs agapes, mais je tenais à les voir - si je puis dire - *de visu* puisque leur bureau avait décidé qu'ils auraient, cette année, leurs assises du mois de mai en notre Languedoc, comme le faisaient - au temps des rois - les Etats provinciaux.

Je me suis donc installé, dès potron-minet, au lieu-dit "Clos de l'Hirondelle", afin de ne pas rater une miette de ce que serait l'événement...

Au "Clos de l'Hirondelle", dites-vous, et pourquoi donc ce clos? D'abord, parce qu'à l'emplacement où devait s'implanter postérieurement ce haut-lieu de la gastronomie montpelliéraine, poussait une vigne toute close de murs au milieu de laquelle se trouvait une grande maison de vigneron.

Et que trouve-t-on dans une vigne? Je vais vous le dire, tout après, en page 7.

Philosophique discours d'usage

Discours d'usage prononcé au lycée d'Aumale, en 1954, par M. Hubert Grenier, professeur agrégé de philosophie.

Depuis quelques années, dans cet établissement - arrivées des quatre coins du hasard - d'imprévisibles causes s'obstinent à tramer, à l'occasion de la distribution des prix, la régularité d'une conséquence. A chaque 30 juin, entre ces murs, le même phénomène se produit sous vos yeux. Mystérieusement, les assistants de cette salle assistent au même événement. Qu'il soit petit ou grand, austère ou jovial, bergsonien ou spinoziste, avant la remise des récompenses - entraîné apparemment par un élan irrésistible, avec la préméditation d'une force qui va - le professeur de philosophie se lève et prononce un discours.

Jamais ou à peu près - et cet à peu près, ne fait qu'apporter à la règle l'hommage de l'exception - jamais le mathématicien, l'helléniste ou l'arabisant... Le philosophe, toujours! Bref, ce n'est plus, ici, le discours seulement qui semble d'usage, c'est aussi, sous ses différents aspects empiriques, sous ses variations temporelles, l'orateur.

S'il est vrai que la science est fille de l'étonnement, s'il est exact (comme nous l'ont appris les surréalistes) que le banal ne compose souvent que le masque de l'étrange, dans cette habitude philosophique d'occuper la tribune, dans une telle manière discoureuse se glisse matière à troubler et peut-être à instruire.

● Suite page 5



D'Aumale à Fukushima

Fukushima, Tchernobyl, Three Miles Island et bien d'autres sites atomiques au monde, notre confrère alycéen Jacques Furet connaît. "Pèlerin de l'atome", il a "fait" bon nombre de centrales de la planète, y effectuant - entre autres - des travaux analytiques qui lui vaudront, de la part de ses collègues U.S. le surnom de évocateur de "Monsieur de Tocqueville du nucléaire américain", ce qu'on lira dans son récit, en deuxième page.

D'Aumale à Fukushima

Mon tour du monde des centrales nucléaires a débuté très tôt, en septembre 1963, aux Etats-Unis, à la centrale "Enrico Fermi" équipée d'un prototype de réacteur nucléaire à neutrons rapides, située à Lagoona Beach, au bord du lac Érié, dans l'Etat du Michigan. Il s'est poursuivi et intensifié au cours de la décennie des années 1980 après les accidents de Three Miles Island 2 (TMI 2) le 28 mars 1979 en Pennsylvanie et de Tchernobyl le 26 avril 1986 en Ukraine.

Après l'accident de TMI 2, dont une des causes avait été attribuée à la déficience de l'interface homme-machine (1), les industriels américains ont rapidement proposé d'équiper les tranches nucléaires du type REP ou REB (2) de matériels électroniques et de systèmes informatiques pour satisfaire aux recommandations de la NRC (autorité de sûreté nucléaire US), recommandations suivies avec attention par l'IPSN (Institut de Protection et de Sûreté nucléaire), car EDF procède à la mise en service de ses tranches nucléaires REP du premier contrat pluriannuel et n'est pas favorable dans l'immédiat à des modifications de l'interface homme machine. Et c'est alors que le directeur de l'IPSN me confie la mission de me rendre aux USA, pour voir sur place les améliorations réalisées.

Au cours du printemps et de l'été 1982, j'effectue de nombreuses visites de centrales nucléaires de la côte est à la côte ouest. Mon épouse Jeanne m'aide à suivre les itinéraires préparés par l'INPO (Institute of Nuclear Power Plant) à Atlanta, dont le directeur général - amiral en retraite - m'apprend qu'il a participé au débarquement de l'armée américaine à Alger en 1942. Il me qualifie de *Terrible Man*, persuadé que je n'arriverai pas à visiter deux sites de centrales par semaine. Mais mon pari avec lui sera gagné.

En 1983, la traduction anglaise de mon rapport de mission est faite par la NRC qui a supervisé mes itinéraires de visites et en a informé les exploitants de centrales. Les inspecteurs américains me sumonnent alors le *Monsieur de Tocqueville du nucléaire américain*: j'ai fait en effet la synthèse de l'état de l'interface homme-machine des tranches nucléaires américaines que les experts américains n'ont pas faite.

Et l'Electrical Power Research Institute (EPRI) va acheter à l'IPSN, pour la somme de 7000 dollars, une centaine

d'exemplaires de mon rapport pour le distribuer à ses sociétés membres.

Au cours de l'année 1987, à la suite de l'accident de Tchernobyl, l'AIEA (Agence Internationale de l'Énergie Atomique) à laquelle je collabore en tant qu'expert depuis 1959, me demande de compléter, à l'échelle du "monde des centrales nucléaires", l'expertise d'analyse de l'interface homme-machine des tranches nucléaires. Pendant plus d'une année, je vais voyager dans une quinzaine de pays autour du monde. Hélas Jeanne n'est plus là pour m'accompagner: le drame de son décès accidentel s'est produit en juin 1987.

C'est ainsi que, début février 1988, je me trouve à la centrale de Fukushima qui comprend deux sites, Daiichi et Daiini, distants d'une dizaine de kilomètres, situés au bord de l'océan Pacifique. Depuis 1978, j'avais eu l'occasion, au cours de plusieurs missions au Japon, de visiter des centrales nucléaires, des industriels du nucléaire, et de me rendre compte de l'important programme de développement de tranches nucléaires du type REB et REP. Après les Etats-Unis et la France, en effet, le Japon est le troisième pays au monde producteur d'énergie électrique d'origine nucléaire.

L'industrie nucléaire japonaise, avec les deux puissantes sociétés industrielles Hitachi et Toshiba et l'aide de la General Electric des USA, poursuit avec beaucoup de persévérance la construction de tranches nucléaires REB. En 1988, Fukushima (véritable musée des REB) est la plus puissante centrale nucléaire au monde: 8800 Mwe (3) avec dix tranches nucléaires réparties entre Daiichi (six tranches) et Daiini (quatre). Les deux premières tranches de Daiichi, mises en service en 71 et 74, respectivement d'une puissance de 460 Mwe et 784 Mwe (3), sont équipées de réacteurs nucléaires General Electric.

En février 1988, visitant les salles de contrôle-commande des tranches nucléaires 1,2,3,4, j'étais bien loin d'imaginer ce qui allait se passer le 11 février 2011: un terrible accident imprévisible concernant simultanément la fusion de plusieurs cœurs de réacteurs nucléaires.

L'accident sera classé par l'autorité de sûreté nucléaire japonaise au niveau 7 sur l'échelle INES, le plaçant au même niveau que celui de Tchernobyl. La violence de l'hostilité de la nature dans le nord-est du Japon s'est



d'abord manifestée par un séisme de magnitude 9, suivi d'un tsunami effrayant: une vague énorme d'une hauteur évaluée à plus de quatorze mètres, balayant tout sur son passage.

À Daiichi, tout semble s'être joué dans la première heure avec ces deux agressions simultanées dues principalement au tsunami: la perte totale des sources de refroidissement et de toute alimentation électrique. Pour les exploitants, la perte aussi des informations concernant à la fois l'état des réacteurs nucléaires, les mesures de radioactivité dans l'environnement et même la dosimétrie des intervenants.

Il apparaît que la perte totale de refroidissement des réacteurs nucléaires des tranches 1, 2, 3 - du 11 au 15 mars - a entraîné la fusion totale ou partielle de leurs cœurs, dont la température s'est élevée à plus de 1200°C centigrade avec l'initiation de la réaction métal-eau qui libère de l'hydrogène. L'explosion de cet hydrogène a été une des causes de la destruction partielle des bâtiments réacteurs, favorisant ainsi le rejet dans l'environnement de produits radioactifs tels que l'iode et le césium. Bien qu'une grande partie de ce rejet ait été entraînée dans l'océan Pacifique, une zone terrestre d'environ 800 km² a été contaminée et, dans un rayon de 20 kilomètres autour de Daiichi, 85.000 habitants évacués.

Les experts estiment que les impacts environnementaux et sanitaires de l'accident représentent environ 10% de ceux constatés à Tchernobyl et que, par ailleurs, son analyse va permettre une approche inédite de l'approfondissement de la sûreté nucléaire et de la surveillance radiologique.

Le 11 mars 2011 marquera une date importante dans l'histoire du nucléaire civil. Néanmoins, la demande croissante d'électricité dans le monde et la nécessité absolue de réduire les gaz à effet de serre étant une réalité, l'énergie nucléaire à faible émission de carbone reste une composante importante dans le "mix énergétique" mondial.

Jacques FURET

- 1 - L'"interface homme-machine" englobe l'ergonomie des salles de contrôle commande, les moyens d'aide à la conduite en situation d'accident, l'instrumentation nouvelle et sa qualification accidentelle, les consignes et procédures à appliquer par les opérateurs en cas d'accident.
- 2 - Une "tranche nucléaire REB" est constituée d'un réacteur nucléaire associé à un groupe turbo-alternateur et à un transformateur électrique pour accéder au réseau.
- 3 - Mégawatt électrique.



En haut, Jacques Furet et le directeur de la centrale de Fukushima. Ci-contre, le site de Daiichi.

Au Clos de l'Hirondelle



Et que trouve-t-on dans une vigne, vous questionnais-je en première page, tout gonflé d'un jus sucré à souhait pour attirer les oiseaux? De ce raisin dont une vieille chanson dit que les moineaux en mangent tous les grains avant d'en... évacuer les pépins. Alors pourquoi - outre les moineaux - n'y aurait-il pas eu également des engoulevents, des martinets, des étourneaux et même des hirondelles... n'en serait-ce qu'une, celle qui fut choisie pour donner son titre à notre "clos" gourmand, bâtiment de pierres apparentes (et à la cave voûtée du plus bel effet) situé dans un agreste cadre de verdure.



Preuve que je souffle tout doux ce jour-là, l'adresse de bienvenue présidentielle se déroule au grand air, sous ma cresse, à l'allande des frondaisons.

Michel Challande explique que la décision du bureau d'organiser le déjeuner "sudiste" à Montpellier a été assez difficile à prendre car il fallait varier les points de rencontre tout en étant sûr d'avoir un nombre suffisant de participants, gageure qui lui semble

avoir été gagnée... après quelques angoisses car les inscriptions ne prirent leur envol qu'au cours de la semaine ayant précédé la rencontre.

Un bon cru ces quarante et un participants venus de maints coins de France: "sudistes" en majorité, bien sûr, avec un Sud-Est fortement représenté (Juan-les-Pins, Nice, Toulon, Aix-en-Provence, Antibes, Marseille) mais aussi des voisins arrivés du Gard ou de l'Ardèche, et même des Parisiens et des Orléanais dont la fidélité est toujours vivement appréciée.

Le paradoxe vient de ce que l'on espérait un peu plus de Montpelliérains, puisque la rencontre allait se dérouler à leur porte - trop grande discrétion qui laisse un rien perplexe.

De Montpellier, voici tout de même et comme en compensation, un couple que nul ne connaissait encore mais qui ravit la compagnie par sa gentillesse et sa simplicité: Luc et Eliette Elmlinger née Lafon, tous deux anciens élèves - mais pendant une seule année scolaire à peine - lui d'Aumale, elle de Laveran... Des neveux de Jean Benoit.

C'est toute cette assemblée fraternelle que Michel remercie de sa présence et de son assiduité, y ajoutant le salut de Jean Malpel, président d'honneur, absent à son grand regret.

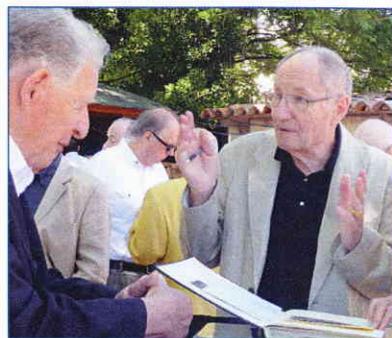
Il fait ensuite le point sur l'organisation des journées roussillonnaises de l'assemblée générale d'octobre (14 au 16 à Perpignan), pour s'assurer que tout le monde a bien reçu la documentation et le bulletin de réservation et rappeler la date limite d'inscriptions.

Puis - preuve que je ne soufflais que tout doux ce jour-là - c'est encore sur la terrasse ombragée par les pins que les participants s'attardent à prendre l'apéritif pendant plus d'une heure, face à un buffet largement approvisionné en punch, jus de fruits et autres boissons, tout en savourant de petits canapés salés et sucrés.

Le ciel est toujours bleu, le soleil toujours radieux, et moi je suis toujours là pour frôler vestes sages, chemises légères et robes printanières...

Mais il est peut-être temps, maintenant, d'aller savourer le menu *intra muros*, dans la grande salle parfaitement réaménagée de l'ancien chai dont on a joliment décoré des murs de façades de barriques rappelant la vocation première de la grande bâtisse.

● suite en dernière page



1 Un coin joliment fleuri du "Clos de l'Hirondelle" - 2 Venus, les uns de Nice et les autres de Carcassonne (via le Gabon), Léa et Claude Bracco, Jacques et Claudine Bertrand - 3 Les couples, Alessandra, Fleck, Teuma, Paolillo et Reochia - 4 Le couple Elmlinger, Yves Gelez, les couples Bertrand et Bracco, Pierrette Gelez, Françoise Challande, Claudie Dumon, Michel Challande, Jean Dumon - 5 Guy Costa présente à James Cohen ses documents lycéens - 6 Le couple Guy Labat, le consul général Ottobri et son beau-père Paul Clementi, le couple Cohen, André Pélau et le couple Sibillat

Menu petite surprise



Discret, je ne suis pas entré, mais j'ai pu savoir, par la suite - à l'écoute des conversations qui reprirent à l'extérieur - que la compagnie prit place autour de quatre de ces tables rondes qui favorisent les échanges et d'une cinquième disposée en longueur mais où les conversations se donnèrent aussi largement libre cours.

Premier sujet de conversation - et, là, unanime - le menu, car, surprise! - il ne correspondait pas du tout à "l'assiette périgourdine avec magrets de canard, cuisses de caille confites, foie gras sur toast et feuille fraîcheur", au "filet de daurade et son risotto de cèpes", et au "Dagobert tout chocolat et sa glace aux éclats de caramel" annoncés dans la documentation reçue en janvier.

La cause? Elle était plus que simple: la "carte" avait changé entre janvier et mai, passant d'un menu d'hiver à un menu de printemps.

Cependant, nul ne perdit au change, et chacun s'accorda pour reconnaître que la nouvelle ordonnance du repas était d'aussi bonne qualité que celle qu'on eût dû servir si l'on se fût encore trouvé en hiver, qu'on en juge: cassolette d'écrevisses et ses petits légumes, filet de bœuf sur coulis de cèpes de Lozère, pommes Anna aux pleurotes, assiette de fromages avec pain aux noix, vacherin passion framboises... le tout arrosé de vins - blanc et rouge - du Languedoc comme il se doit.

A l'heure du café que flanquaient de petites meringues, la compagnie a estimé judicieux de sortir nous retrouver - le soleil, le ciel et moi - en savourant le grand air, sur la terrasse.

Et là, quel plaisir de retrouver tout ce monde, tasse en main, et d'écouter les conversations qui ont repris de plus belle tandis que les photographies repassent de main en main.

De quoi parle-t-on dans ce groupe? De la Paillade qui se trouve à deux pas ou de ce plateau du Coudiat où l'on émigra après avoir quitté le vieux bahut de la rue Nationale? De l'Hérault ou du bahuts des garçons, rue du "Ravin" (comme on disait au XIXème siècle) qui longe le Rhumel?

Et dans ce groupe-là, de quoi s'entretenant-on? De l'époque où se déroulent de merveilleux et instructifs voyages en métropole ou à l'étranger qu'organisait, pour ses "Alouettes" du lycée Laveran, leur aumônier, l'abbé Grima, avec la découverte de Saint-Jacques de Compostelle, au terme d'un périple en autocar faisant passer les lycéennes par Pampelune, Burgos, Madrid, Tolède, Léon et Saint-Sébastien?

Qui debout, qui installé dans un fauteuil, on s'attarde au plaisir de mélanger, en un même *bagali* semi-nostalgique, les souvenirs du temps où l'on avait quinze ans et qu'on "pétait des flammes"... et les anicroches des jours présents où l'on doit combattre telle ou telle adversité issue du poids des ans.

Et puis arrive - toujours trop vite! - l'heure de regagner ses pénates...

Mais aussi l'heure de se donner rendez-vous à Perpignan, lors de l'assemblée générale d'octobre.

C'est là que - pour ma part - je vous souhaite de vous retrouver très nombreux. Non pas en ma compagnie car je ne déplace rarement aussi loin, mais avec l'une de mes cousines occidentales qui - à la ressemblance de votre ancien ami le Sirocco - souffle au moins trois bons jours d'affilée, et - partant - pourra être présente tout au long de vos trois journées de retrouvailles.

LE VENT D'AUTAN BLANC

● Photographies Claudie DUMON, Léa BRACCO, André MILLET, Jean-Pierre SCHAMBILL, Guy COSTA, Alain PICHETTI, Luc ELM LIN GER.



1 Une tonnelle d'accueil au "Clos de l'Hirondelle" - 2 Pierrette Gelez, Françoise Challande et Claudie Dumon - 3 Luc et Eliette Elminger - 4 Guy Costa, Jean-Pierre Champetier, le couple André Labat, le couple Cartade, Jean-Pierre Schambill et le couple Pichetti - 5 Christian Recchia et Paul Clementi - 6 Vue plongeante sur les convives



De g. à dr. de haut. en bas.
 Christiane Douzeans
 Annie Cohen-Tenoudji
 Simone Zarka
 Paulette Puyade
 Gisèle Tobiana
 Andrée Bresson
 Eliane Laloum
 Denise Ferry
 Suzanne Salfati
 X. Pelegrini;
 puis, Jane Hazan
 Simone Laloum
 Adrienne Tranier
 Vanina Casanova
 Jacqueline Rosenthal
 Jeanne Arrighi
 Maria Fehr et X. Carbonel
 Christiane Deschamps
 Marie-Rose Brincat
 Liane Raimbault;
 puis Georgette Boudon
 Paulette Halbedel et ?
 Odette Druetz
 Hilda Bouchara
 Maddy Bourgeois
 Suzanne Prudhomme;
 puis Marie-Ange Antoni
 X. Rafini et Jane Freck
 Andrée Rieumajou
 Paulette Fiorini.

Tant et tant de visages jadis connus!

En faisant quelques rangements, je viens de découvrir des photographies de classe du lycée de jeunes filles. La plus ancienne, celle de sixième A, date de 1929-30, d'il y a un peu plus de quatre-vingt ans, et les autres remontent à la troisième A en 1932-33 et à la philo, en 1935-36.

Où sont, maintenant, ces petites filles et ces adolescentes, notamment les "troisième" de 32-33 qui figurent - de gauche à droite et de haut en bas - sur la photographie ci-dessus?

Liane Raimbault - malheureusement décédée de la fièvre typhoïde au cours de l'été 1944 - était la filleule d'un parrain célèbre, le maréchal Juin, de l'Académie française, ancien du lycée de garçons.

Célèbre a été aussi celui que devait épouser ma condisciple Paulette Puyade, l'écrivain bien connu Emmanuel Roblès.

Le père de Paulette était directeur de l'école Jeanmaire de Bellevue, la plus proche du logement de ma famille, avenue Dal Piaz, pas très loin de l'hôtel Transatlantique.

Cette école - où j'ai effectué l'ensemble de ma scolarité primaire - était alors en cours de finition, et, en attendant la construction des locaux qui, plus tard, deviendraient l'école de filles Brunet, les classes étaient mixtes et c'est ainsi que j'y ai connu des garçons - Emile Dumon notamment - que je devais, par la suite, retrouver dans les rangs des Alycéennes.

Quant au lycée de jeunes filles - qui deviendrait, un jour, lycée Laveran - il y a déjà longtemps que je ne rencontre plus de condisciples connues à cette époque lointaine, lors de nos réunions de l'ALYC, la dernière ayant été Andrée Meyère.

Lorsque je suis entrée en sixième, en 1929, j'ai tout de suite remarqué deux "grandes" superbes qui étaient, elles, en classe de philosophie; l'une des deux devait épouser, par la suite, M. Henry Gairoard que beaucoup ont connu rédacteur en chef de "La Dépêche de Constantine".

La directrice de notre établissement était alors Mlle Duverger, dame un peu corpulente... et d'un aspect assez revêché m'avait-il semblé avec ma perception de petite fille.

Elle avait une réputation de sévérité mais, à cette époque, il était rare que les élèves voient leur Directrice, celle-ci se cantonnant dans son bureau ou dans les locaux administratifs. Il est toutefois vrai qu'en ces époques bénies, la discipline ne posait aucun problème particulier: depuis notre prime enfance, nous savions être sages.

Quelques années plus tard, Mlle Duverger - peut-être atteinte par l'âge de la retraite - fut remplacée par Mlle Micheline Guiscafré, plus jeune mais que nous n'avons - à cette époque - pas vue davantage.

Je ne me souviens plus de toutes les dames ou demoiselles qui furent nos professeurs... et encore moins du nom de chacune d'elles. Je ne peux citer, donc, que Mlle Rouzière, pour la clarté de ses démonstrations de géométrie; elle nous obligeait à faire notre devoir de mathématiques le soir même de son cours et faisait ramasser les copies dès le lendemain matin, ce qui était une excellente méthode pour nous faire mettre immédiatement en application tout ce qu'elle avait enseigné, avant que nous l'ayons oublié.

En classe d'anglais, j'ai toujours eu la même excellente enseignante, Mlle Boutot.

Il y avait aussi Mlle Simon - professeur de lettres - une jeune fille gaie, souriante et dynamique qui devait devenir, peu de temps plus tard, Mme Maximé Ganty, un couple fortement engagé dans le mouvement scout. On racontait qu'elle avait élevé son premier bébé - et elle en eut beaucoup - dans du son... ce qui nous avait beaucoup surprises.

En couture, et comme il se doit, ce fut Mlle Mariaud et son heure hebdomadaire de cours. Les surjets, les coutures rabattues, les reprises, les broderies, la confection d'une brassière, les tricots n'avaient plus de secrets pour nous... c'était comme si le législateur de l'époque avait pensé: "Bien d'accord pour instruire les femmes, mais il faut quand même qu'elles qu'elles sachent aussi coudre et tricoter". C'est ainsi qu'aujourd'hui, à 92 ans, tout médecin que j'aie été je continue à remplacer les fermetures Éclair sur les blousons de mes enfants et petits-enfants.

Enfin, il y avait aussi, bien sûr, dans le corps professoral du lycée, l'inoubliable et célèbre Mlle Buffle que d'autres Alycéennes ont déjà évoquée dans leurs articles.

En lisant, sur mes trois photographies de classe retrouvées, tous ces noms de fillettes ou d'adolescentes, on voit combien les origines familiales de ces élèves étaient diverses: consonances françaises, mahométanes, italiennes, juives, corses, maltaises, espagnoles... quel "melting pot!"

Et c'était tout naturel, nous n'y prêtions aucune attention; nous nous sentions toutes sur le même pied d'égalité; nous avions le même cursus culturel comme le même désir d'apprendre et de réussir à nos examens.

Jacqueline FEBVRE ROSENTHAL



Et je n'ai pas décroché mon bachot mathélem!

C'était en juin 1959. Je venais d'obtenir la première moitié de mon baccalauréat... après avoir redoublé la classe de première pour cause de longue maladie, et remporté tous les prix - dont celui d'excellence - au cours de cette première bis.

Parmi ces prix, bien sûr, figurait celui de mathématiques car, lors de ma naissance en 1941, les bonnes fées qui y présidaient m'avaient nantie de cette fameuse "bosse des maths" dont jamais anatomiste n'a pu exactement déterminer l'emplacement en quelque endroit du corps humain.

En bonne logique, je me voyais déjà quittant mon lycée Chanzy - anciennement EPS de filles sur le Coudiat, où s'était déroulé tout mon cursus secondaire - pour aller affronter, en d'autres lieux, ces fameuses mathématiques dites "élémentaires" qui n'ont jamais possédé d'élémentaire que ce qualificatif plutôt hermétique.

Et les affronter en quels lieux? Uniquement au lycée d'Aumale, c'est-à-dire là-bas, tout au bout de la rue de France. Et bien loin de ce faubourg Saint-Jean où résidait ma famille. Et chez les garçons. Et sous la souriante férule du fameux monsieur Senckaisen, un "poète es mathématiques" à ce que je m'étais laissé dire par la rumeur publique.

Aussi, pour éviter d'infliger un nombre - par trop grand - d'allers puis de retours à ma personne encore sous le coup de la récente maladie, il fut décidé, par mes parents, que ce serait en qualité de demi-pensionnaire que je fréquenterais ce bien lointain lycée de garçons.

Là-dessus, passèrent trois mois de vacances bien méritées et utilement mises à profit pour me refaire quelques onces supplémentaires de bonne santé.

A la rentrée, un terrible et inattendu coup de tonnerre retentit dans le ciel encore serein de mes estivales vacances: le proviseur du lycée d'Aumale avisait les familles que - par mesure de sécurité - il avait pris la décision de ne pas admettre, cette année-là, de demi-pensionnaires filles dès la toute proche rentrée d'octobre.

Adieu vœux, vaches, cochons, couvées... et autre gros ou petit cheptel de haut vol! Tout espoir s'effondrait désormais, pour moi, de briller es mathématiques, de connaître l'odeur des cigarettes de M. Senckaisen et de humer le fumet des menus gastronomiques qui allaient se servir, à midi, au réfectoire du lycée d'Aumale.

C'est donc toujours sur le plateau du Coudiat, mais au lycée Laveran cette fois, que se déroula mon ultime année d'études secondaires à la fin de laquelle j'obtins, et dès le mois de juin, mon baccalauréat de... philosophie.

Eliette ELMLINGER LAFON

En apostille, faute de vous présenter la photographie de ma classe de mathématiques élémentaires, au lycée d'Aumale, groupée autour de M. Senckaisen, je vous indique le nom des élèves de la classe de philosophie (en haut de page) qui furent mes condisciples au lycée Laveran.

De gauche à droite et de haut en bas, Monique Améziane, Françoise Bianchi, Maryse Sasso, Eliette Lafon, Rosette Benjelloul, Françoise Rimbert; puis Nicole Pèlerin, Alice Séré de Rivière, Marie-Claire Toubiana, Michèle Brun, Paulette Schiru, Lucie Attal, Anne-Michèle Attalie, Monique Girard; puis Marie-Thérèse Ferry, Annie Authier, Georgette Bonnet, Michèle Deschemaker, Marie-Claude Sar-da, Liliane Attali, Michèle Micheli.

@ = at ? ou @ = ad ?

Si vous disposez, par aventure, de quelques minutes de votre précieux temps à perdre (ou à gagner, qui sait?), allez donc faire un tour dans votre annuaire 2008 pour y vérifier combien d'adhérents de l'ALYC d'alors déclaraient disposer d'un courriel. Sauf erreur, l'ensemble de ces "Alycéens au net" représentait à peu près le quart de l'effectif de notre fratrie, ce qui semble une proportion de bon aloi. Et l'on a (déjà) fait mieux depuis.

Reste à savoir si ce quart d'internautes sait comment doit se traduire le @ dont ils usent pour dactylographier leur adresse: "ad" ou "at"? *That is the question.*

Puisque la typographie n'était pas enseignée, dans nos bahuts, comme la grammaire, l'orthographe ou la prosodie, il est grand temps de combler nos lacunes en la matière: "On s'instruit à tout âge", disait un éminent enseignant.

Allons-y, la classe est largement ouverte à tous, et qu'on se rassure: il n'y aura ni passage au tableau ni interrogation écrite en fin d'initiation.

Pour avoir une réponse à la ci-dessus question, il convient d'abord de savoir qu'avant même l'invention des caractères mobiles d'imprimerie par le sieur Jehann Gensfleisch dit Gutenberg, les moines copistes et les enlumineurs médiévaux, à l'imitation des Romains, avaient créé tout un jeu d'abréviations pour signifier des mots d'usage courant, par exemple le fameux *etc* que nous employons toujours.

Or, parmi ces abréviations, figurait, on s'en doute, ce @ résumant en deux lettres le "à l'attention de" de la proposition latine *ad*.

L'imprimerie ayant plus ou moins blackboulé le recours à la plume, les typographes conservèrent toutefois la pratique de certains signes, et c'est ainsi que quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous, dont le *ae*, le *oe*, et la fameuse épérulette & toujours fort utilisée dans les raisons sociales des entreprises au point d'être appelée - mais bien à tort - "le et commercial".

De même, nos typographes des temps jadis conservèrent le @ mais n'eurent plus l'occasion de s'en servir à partir du jour où le roi François 1er eut fait adopter le français dans son royaume, au détriment du latin; et ils laissèrent, dès lors, dormir dans la poussière de l'oubli ce caractère que l'on nommait

| | | |
|---------------|---------------|---------------|
| — = m ou n | 2 = ur | 3 = que |
| 7 = er | 5 = s | 4 = rum |
| 9 = us | 9 = cum | R = RUM |
| ≈ = esse | X = signum | q̄ = quod |
| ≈m̄ = essemus | q̄i = que | q̄ = quid |
| ˘ = est | q̄ = quæ | q̄d̄ = quidem |
| ∅ = obiit | q̄a = quia | ∞ = mille |
| X = denarius | ∞ = nota | ℓ = s |
| ∫ = est | h = autem | ℓ = cum |
| ξ = est | &77 = et enim | Ej = ei |
| Z = et | I = in, intra | & = et |

Quelques exemples de ligatures médiévales



J'ai pas décroché le chot mathélem!

A la rentrée, un terrible et inattendu coup de tonnerre retentit dans le ciel encore serein de mes estivales vacances: le proviseur du lycée d'Aumale avisait les familles que - par mesure de sécurité - il avait pris la décision de ne pas admettre, cette année-là, de demipensionnaires filles dès la toute proche rentrée d'octobre.

Adieu veaux, vaches, cochons, couvées... et autre gros ou petit cheptel de haut vol! Tout espoir s'effondrait désormais, pour moi, de briller es mathématiques, de connaître l'odeur des cigarettes de M. Senckaisen et de humer le fumet des menus gastronomiques qui allaient se servir, à midi, au réfectoire du lycée d'Aumale.

C'est donc toujours sur le plateau du Coudiat, mais au lycée Laveran cette fois, que se déroula mon ultime année d'études secondaires à la fin de laquelle j'obtins, et dès le mois de juin, mon baccalauréat de... philosophie.

Eliette ELMLINGER LAFON

En apostille, faute de vous présenter la photographie de ma classe de mathématiques élémentaires, au lycée d'Aumale, groupée autour de M. Senckaisen, je vous indique le nom des élèves de la classe de philosophie (en haut de page) qui furent mes condisciples au lycée Laveran.

De gauche à droite et de haut en bas, Monique Améziane, Françoise Bianchi, Maryse Sasso, Eliette Lafon, Rosette Benjelloul, Françoise Rimbert; puis Nicole Pèlerin, Alice Séré de Rivière, Marie-Claire Toubiana, Michèle Brun, Paulette Schiru, Lucie Attal, Anne-Michèle Attalie, Monique Girard; puis Marie-Thérèse Ferry, Annie Authier, Georgette Bonnet, Michèle Deschemaker, Marie-Claude Sar-da, Liliane Attali, Michèle Micheli.

@ = at ? ou @ = ad ?

Si vous disposez, par aventure, de quelques minutes de votre précieux temps à perdre (ou à gagner, qui sait?), allez donc faire un tour dans votre annuaire 2008 pour y vérifier combien d'adhérents de l'ALYC d'alors déclaraient disposer d'un courriel. Sauf erreur, l'ensemble de ces "Alycéens au net" représentait à peu près le quart de l'effectif de notre fratrie, ce qui semble une proportion de bon aloi. Et l'on a (déjà) fait mieux depuis.

Reste à savoir si ce quart d'internautes sait comment doit se traduire le @ dont ils usent pour dactylographier leur adresse: "ad" ou "at"? *That is the question.*

Puisque la typographie n'était pas enseignée, dans nos bahuts, comme la grammaire, l'orthographe ou la prosodie, il est grand temps de combler nos lacunes en la matière: "On s'instruit à tout âge", disait un éminent enseignant.

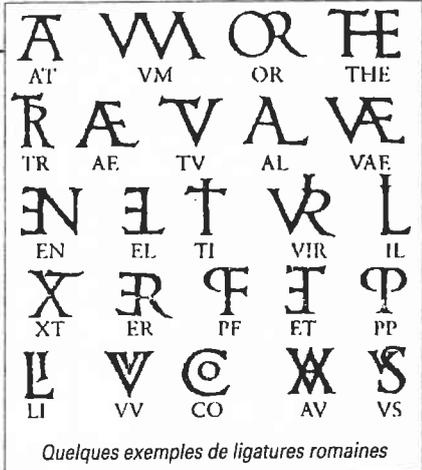
Allons-y, la classe est largement ouverte à tous, et qu'on se rassure: il n'y aura ni passage au tableau ni interrogation écrite en fin d'initiation.

Pour avoir une réponse à la ci-dessus question, il convient d'abord de savoir qu'avant même l'invention des caractères mobiles d'imprimerie par le sieur Jehann Gensfleisch dit Gutenberg, les moines copistes et les enlumineurs médiévaux, à l'imitation des Romains, avaient créé tout un jeu d'abréviations pour signifier des mots d'usage courant, par exemple le fameux *etc* que nous employons toujours.

Or, parmi ces abréviations, figurait, on s'en doute, ce @ résumant en deux lettres le "à l'attention de" de la proposition latine *ad*.

L'imprimerie ayant plus ou moins blackboulé le recours à la plume, les typographes conservèrent toutefois la pratique de certains signes, et c'est ainsi que quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous, dont le *ae*, le *oe*, et la fameuse épérulette & toujours fort utilisée dans les raisons sociales des entreprises au point d'être appelée - mais bien à tort - "le *et* commercial".

De même, nos typographes des temps jadis conservèrent le @ mais n'eurent plus l'occasion de s'en servir à partir du jour où le roi François 1er eut fait adopter le français dans son royaume, au détriment du latin; et ils laissèrent, dès lors, dormir dans la poussière de l'oubli ce caractère que l'on nommait



Quelques exemples de ligatures romaines

"a rond bas de casse", sa place étant avec les minuscules, en bas du casier nommé "casse", dont le haut était réservé aux lettres majuscules.

Cependant - toujours plus ou moins confidentiellement manuscrit par les secrétaires des gens de qualité - notre @ poursuivait vaillamment une carrière... diplomatique. C'est lui, en effet, qui se trouvait toujours en vigueur dans le latin de chancellerie et atteignit son apogée, au XVIIIème siècle, dans toutes les cours d'Europe.

C'est alors qu'on pouvait lire, sur de nobles messages expédiés au nom de maintes altesses royales, le raccourci suivant: "@ LLMM Ludov. & Marg. R&R Francae", c'est à dire: "à l'intention de leurs Majestés Louis et Marguerite roi et reine de France".

Et puis passèrent les heures - et souvent aussi les altesses royales - en même temps que se délatinisait peu à peu le langage diplomatique; et ce, jusqu'au XXème siècle où, en l'an de grâce 1972, un certain Ray Tomlinson, inventeur d'un logiciel de messages électroniques, sortit notre @ de l'oubli et s'en servit de séparation entre les diverses adresses de ses expéditions.

Doté d'une nouvelle jeunesse, @ ne pouvait plus être utilisé sous une appellation aussi interminable que l'antique "a rond bas de casse" typographique. On eut donc vite fait, en France, de le raccourcir en "arobase"; mais il est amusant de constater que, hors de nos frontières hexagonales, il lui arrive d'être *Klammeraffe* (queue de singe) en Allemagne, *kukak* (ver de terre) en Hongrie, ou encore *miukumauku* (le signe de miaou) en Finlande et, sur les lèvres d'un Bourguignon de notre connaissance, un *ascargot*... de Bourgogne comme il se doit.

Et maintenant, pour en revenir à la question posée au début de cet article, on doit considérer impérativement que @ signifie *ad*, et que le prononcer *at* n'est que prétention à un snobisme anglo-américain.

D'où cette proposition de pensum émanant de la rédaction des "Bahuts du Rhumel" en cas de défaut d'observance de la règle ci-dessus: "Manuscrite, en pleins et déliés, une page de lignes de @ sur copie double", à toute personne prononçant *at* au lieu de *ad*.

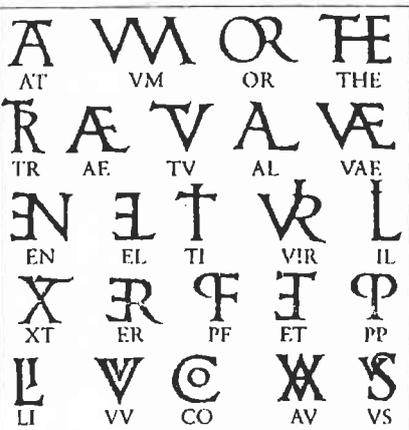
Cela dit, voici que la sonnerie de fin de cours vient de retentir; vous pouvez plier vos affaires et sortir.

lesbahutsdu@rhu.mail

| | | |
|--------------|----------------|-------------|
| — = m ou n | 2 = ur | 3 = que |
| 7 = cr | 5 = s | 4 = rum |
| 9 = us | 9 = cum | R = RUM |
| ≈ = esse | X = signum | q̄ = quod |
| ≡ = essemus | q̄ = que | q̄ = quid |
| ∴ = est | q̄ = quæ | q̄ = quidem |
| ∅ = obiit | q̄ = quia | ∞ = mille |
| ✕ = denarius | q̄ = nota | ℓ = æ |
| † = est | h = autem | ∑ = cum |
| ‡ = est | & 77 = et enim | ∑ = ei |
| Z = et | I = in, intra | & = et |

Quelques exemples de ligatures médiévales

sur le discours d'usage



Quelques exemples de ligatures romaines

"à rond bas de casse", sa place étant avec les minuscules, en bas du casier nommé "casse", dont le haut était réservé aux lettres majuscules.

Cependant - toujours plus ou moins confidentiellement manuscrit par les secrétaires des gens de qualité - notre @ poursuivait vaillamment une carrière... diplomatique. C'est lui, en effet, qui se trouvait toujours en vigueur dans le latin de chancellerie et atteignit son apogée, au XVIIIème siècle, dans toutes les cours d'Europe.

C'est alors qu'on pouvait lire, sur de nobles messages expédiés au nom de maintes altesses royales, le raccourci suivant: "@ LLMM Ludov. & Marg. R&R Francae", c'est à dire: "à l'intention de leurs Majestés Louis et Marguerite roi et reine de France".

Et puis passèrent les heures - et souvent aussi les altesses royales - en même temps que se délatinisait peu à peu le langage diplomatique; et ce, jusqu'au XXème siècle où, en l'an de grâce 1972, un certain Ray Tomlinson, inventeur d'un logiciel de messages électroniques, sortit notre @ de l'oubli et s'en servit de séparation entre les diverses adresses de ses expéditions.

Doté d'une nouvelle jeunesse, @ ne pouvait plus être utilisé sous une appellation aussi interminable que l'antique "à rond bas de casse" typographique. On eut donc vite fait, en France, de le raccourcir en "arobase"; mais il est amusant de constater que, hors de nos frontières hexagonales, il lui arrive d'être *Klammeraffe* (queue de singe) en Allemagne, *kukak* (ver de terre) en Hongrie, ou encore *miukumauku* (le signe de miaou) en Finlande et, sur les lèvres d'un Bourguignon de notre connaissance, un *ascargot*... de Bourgogne comme il se doit.

Et maintenant, pour en revenir à la question posée au début de cet article, on doit considérer impérativement que @ signifie *ad*, et que le prononcer *at* n'est que prétention à un snobisme anglo-américain.

D'où cette proposition de *pensum* émanant de la rédaction des "Bahuts du Rhumel" en cas de défaut d'observance de la règle ci-dessus: "Manuscrite, en pleins et déliés, une page de lignes de @ sur copie double", à toute personne prononçant *at* au lieu de *ad*.

Cela dit, voici que la sonnerie de fin de cours vient de retentir; vous pouvez plier vos affaires et sortir.

lesbahutsdu@rhu.mail

De même qu'après la retombée de leur impulsion, les passionnés s'interrogent parfois sur les mobiles maintenant disparus d'une conduite qu'ils ont cessé de comprendre, de même, en ce moment, debout devant vous, des feuilles entre les doigts, il convient que l'orateur examine l'alignement des raisons qui l'ont conduit où il est.

Les habitants de la cité ont coutume de tenir le philosophe pour l'exemple même de l'inadapté social. Il s'obstine, dans la conversation, à être en retard d'une réplique, dans l'histoire, à être en retard d'un siècle. Comme il regarde les astres, il tombe dans les puits...

Spectacle attristant: au lieu, face à ces reproches, d'amorcer le redressement qui le hausserait dans l'estime universelle - s'ingéniant, semble-t-il, à les confirmer - celui-ci est là, sur, en estrade. Il doit parler et il ne songe pas à ce qu'il va dire. Il se demande pourquoi, sur une estrade, il est là.

Une explication accourt, limpide, rassurante: elle offre les charmes de l'évidence, elle se pare du prestige des habitudes. Chaque année le plus jeune professeur est convié à prononcer le discours, et il se trouve, presque chaque année, que le professeur de philosophie répond à cette exigence.

Ce discours qui dissiperait l'inquiétude, hélas! nous devons l'écarter. Il est trop simple d'abord, trop lumineux. Il éblouit, il n'éclaire pas. Des millénaires de recherches, d'efforts, d'échecs ont enseigné la méfiance devant les solutions séduisantes, les résultats immédiats. Il a fallu attendre Galilée pour s'apercevoir que la pierre ne tombait pas parce qu'elle éprouvait le besoin de tomber.

Surtout, lors même que cette explication serait vraie, elle n'en resterait pas moins insuffisante c'est-à-dire - en toute rigueur - fautive. Elle ne parviendrait pas à déchirer le malaise. Pour tout avouer - et puisque aussi bien, c'est aux aveux que je passe, elle n'enlèverait pas, aux faits dont elle veut rendre compte, l'ironie qui le recouvre: dans notre lycée, le professeur d'histoire enseigne l'histoire, le professeur d'anglais traduit les textes d'anglais, le professeur de latin explique la grammaire latine... et le professeur de philosophie prononce le discours d'usage.

Vous risquez de la sorte, vous qui - en ce lieu, à cette place - êtes appelés à recevoir sans broncher les diverses pluies par quoi l'éloquence tombe (tantôt l'anathème, tantôt l'exhortation et tantôt la palinodie), vous risquez d'essuyer aujourd'hui la plus désastreuse des giboulées: un plaidoyer *pro domo*.

Et néanmoins, une chance subsiste: il reste, perçant sous cette menace, un espoir. Les philosophes, en effet, savent mal se défendre. Leur maître, Socrate, les a couverts de l'autorité de sa maladresse: exposé à une sanction mortelle, vous savez qu'il demanda - dans son discours aux juges et accablant son cas - à être nourri aux frais de l'Etat. Vous ne vous étonnez donc pas si, amené dans un discours d'usage à justifier ce discours d'usage, je prenne

- au mépris de tout usage oratoire - pour thème de mon discours: lui-même; pour matière de ma défense: précisément sa forme... en un mot, si, orateur, je parle de la parole et si, enseignant, je parle de l'enseignement.

Tout à l'heure, lorsque vous sortirez de cette enceinte, vous rentrerez dans l'univers; pour l'instant - quelques minutes encore, vous êtes condamnés à demeurer dans l'Université. Entre cet univers et cette université - nous le savons, nous en avons trop souvent entendu la critique - il y a un monde.

L'école, nos adversaires nous l'ont assez répété, ce n'est pas la vie. Une nouvelle fois, devant ces blâmes, nous n'essayerons pas de nous disculper. A considérer le sort que les vivants ont fait à la vie, il ne serait certes besoin que d'un soupçon d'habileté pour que l'accusation, par un revers de dialectique, se convertisse en éloge.

Seulement, voilà: il faut se méfier des éloges comme il faut se méfier des dialectiques: ils donnent le poison en même temps que le remède. Coquille ballottée dans le tourbillon rhétorique, cet éloge pourrait fort bien se retourner à son tour et - tant d'expériences montrant que ceux qui vivent louent ceux-là seuls qui sont morts - échouer en oraison funèbre.

Si nous plaidons ainsi, nous plaidons coupable.

Non, le lycée ne bat pas au rythme de l'existence. Le temps, autour de lui, avance, par ses saccades, comme par autant de bonds. Si nous en croyons même certains historiens, depuis le début du siècle, l'histoire s'accélère.

Les empires - jadis - dormaient du sommeil des empires; de nos jours une génération suffit à leur naissance, à leur durée, et à leur perte. Les savants contemporains nous ont proposé, pour peu que nous cherchions à entrevoir leurs découvertes, d'ouvrir, d'assouplir notre raison.

Intellectuellement, comme l'écrivit l'un d'eux, les physiciens ont été obligés - trois ou quatre fois depuis vingt ans, de se refaire une vie. Le monde, chaque matin, présente au monde un autre visage. Nous, avec nos toges, nos grades, nos disciplines, nous durons: la même craie poussiéreuse blanchit les mêmes blouses noires, les mêmes programmes courbent les mêmes esprits. Si Napoléon, revenu sur terre, commençait par pénétrer dans un lycée, il ne se douterait de rien.

De toute son oeuvre - en dépit de quelques rides et de quelques fards - c'est l'Université qui a le moins changé.

Bien sûr, de temps à autre, il importe de jeter le lest d'une poignée de concessions: une sonnerie a remplacé le roulement du tambour, mais cette sirène n'invite à aucun voyage. Tandis qu'on perce le mur du son par-dessus nos têtes, nos élèves accompagnent minutieusement Ulysse, sans éviter une île - sans sauter un détroit - le long des dix années qui séparent le départ d'Asie Mineure du retour en Grèce.

Vous le voyez, la hâte ne relève pas de nos mœurs. L'Université apporte

suite et fin au verso



Philo 1953-54
 De haut en bas,
 de gauche à droite,
 Beka, Zouani;
 puis Abdelaoui,
 ?, Lahrèche,
 Kouisssem, ?,
 Chouiter, Labat,
 Bourgeois,
 Mokrane;
 puis Bobelin,
 Benmihidi, ?,
 Marcantetti,
 Zerdoun, Serradj,
 Lamouroux,
 Remita, Davidof;
 puis Hacène,
 Lakhdari,
 Ali Khodja,
 Belhadj,
 M. Grenier,
 Kraïba,
 Pelissier, Attali.
 Manquent : Adida,
 Benkedjirt, Clementi,
 Descamps, Rimlinger,
 Stora et Karsenty.

Propos sur le discours d'usage

toujours son approbation aux nouveautés de la pédagogie, rarement elle leur apporte son concours. Notre lycée est à l'image de son horloge: il retarde avec les jours.

Notre lycée qui dresse ses murs d'un autre âge à la proue de cette ville, loin des centres administratifs, et loin des quartiers modernes, qui défie le temps, comme il défie l'abîme, c'est ce que les sociologues appellent une institution.

Une institution relève, au niveau de la cité, du même statut que l'instinct à l'intérieur du corps. Rien ne l'use, elle use tout.

L'institution détient ses usagers, elle détient aussi ses usages. Voilà pourquoi il ne s'agit point d'un hasard si - pour donner aux propos de fin d'année par lesquels elle entend se commémorer elle-même, les mêmes qualificatifs qui les symboliseront - l'Université a choisi l'expression de "discours d'usage". Voilà pourquoi nous ne saurions insister sur ce second terme en négligeant le premier. Comme l'instinct à ses cris, l'institution à ses discours.

En ce domaine encore, nous tentons bien de camoufler: l'ancienne classe de rhétorique, nous l'avons appelée *classe de première*; les discours traditionnels, nous les avons baptisés *dissertations*.

Qui, pourtant, serait trompé? A l'époque des machines à calculer, des cyclotrons et des robots, la péroration demeure notre idole et les trois parties, nos trois Grâces: les périodes que nos élèves sont - trimestriellement - tenus d'accomplir dans nos établissements, des périodes oratoires.

Vous lisez, sur nos programmes, que nous expliquons l'algèbre, la géographie, la métaphysique. En vérité, nos spécialisations ne différencient que nos toges ou nos cartes de visite; tous

nous traitons de la même discipline, tous nous n'enseignons qu'à parler.

Grâce à nos soins, les plus doués d'entre nos candidats découvrent les tournures qui subtiliseront les contresens, les périphrases qui escamoteront les défaillances de mémoire.

Le jour de l'examen, faute d'être savants, ils devront, pour le moins, être magiciens. La définition de la magie est très simple: une conduite sera nommée magique lorsqu'elle tentera d'agir sur des objets sans l'intermédiaire d'autres objets, serait-ce même de nos membres. La magie ne peut être que parlée, la parole ne peut être que magique.

Au moment où les techniques, après avoir enrégimenté jusqu'à l'atome, embrigadé jusqu'à l'énergie solaire, ont achevé de mettre l'univers au pas de leur triomphe, au moment où notre civilisation n'est plus que technicienne, la magie s'est réfugiée sous les ailes du lycée.

Officiellement, à la vue de tous, nous formons des sorciers.

Si ces considérations ont su parfois cerner la réalité, vous pardonneriez à ce discours d'usage d'avoir traité du discours d'usage. Ces deux mots associés m'ont semblé offrir la clef qui permettra peut-être aux sociologues futurs de pénétrer dans nos rites et de déchiffrer leur sens. Mais vous comprendrez aussi que ce discours, ce soit moi qui l'aie prononcé.

Parmi toutes les matières qui égrènent leur rang studieux le long des carnets scolaires, aucun de mes collègues ne contestera que la philosophie représente la plus éloignée des préoccupations actuelles, la plus proche des recherches verbales.

Dans ce hasard qui veut, depuis quelque temps, que le professeur de philosophie vous parle au terme de l'année scolaire, dans cet arbitraire

fantasque, il apparaît - froide et aveugle - qu'une logique s'est faufilee.

Je faillirai toutefois à cet usage autour duquel ont tourné ces propos. A côté de la thèse par quoi ils ont commencé, nulle antithèse ne viendra docilement s'aligner et le discours ne se terminera pas par une réhabilitation de l'Ecole.

Le lycée, s'il avait besoin même d'être défendu, se défendrait de par sa seule existence. Ses élèves se hâtent parfois d'en sortir, mais ils y sont demeurés. Se moquer de l'Ecole, c'est être écolier, comme c'est être philosophe que de se moquer de la philosophie.

Notre *Alma Mater*, notre mère Université peut sembler vieillie et radoteuse mais elle est notre mère.

Elle est vieillie... Néanmoins, de par la Terre, trop de jeunesses défilant en cadence nous ont édifiés, naguère, sur les amertumes de la nouveauté.

Elle est radoteuse... Néanmoins, à discerner les univers du silence qui menacent - de par la même Terre - de devenir notre sort, l'on se prend à estimer ce bavardage comme le plus fragile et le plus précieux des biens.

Ne pas obéir à la Vie, ne pas suivre l'Histoire, l'Ecole se renierait en voulant écarter ces reproches. Car elle est ce qui protège contre la Vie, ce qui proteste contre l'Histoire.

● Hubert GRENIER (1929-1997), auteur du discours d'usage qui précède et dont le premier poste fut notre lycée, a ensuite exercé à Tunis et à Poitiers, avant de poursuivre à Paris, au lycée Lakanal, puis de terminer sa carrière universitaire en occupant - pendant vingt-cinq années - la chaire de professeur à la khâgne du lycée Louis-le-Grand. Il fut l'auteur de divers ouvrages dont "La Liberté heureuse" et "La Connaissance philosophique".

EN FRATRIE ALYCÉENNE

SE PRÉSENTENT

- Geneviève HANNEQUIN
née Mouyren

Par hasard, j'ai retrouvé, grâce au site "Trombi-com", une copine de lycée: Jocelyne Joulin - aujourd'hui Andrievsky, qui m'a parlé de l'ALYC, et moi qui avais occulté toutes ces années, me voilà devenue "accro" et désireuse de renouer avec un passé très doux malgré tout.

Retrouvé également Mlle Oufrani, professeur de mathématiques, qui était assez sévère mais juste. Par miracle, avec elle j'avais obtenu le seul 1er prix de mathématiques de ma vie.

Je suis née en à Bône où mes grands-parents Mouyren résidaient rue Manet, et j'ai effectué mes premières études au lycée Mercier de cette ville.

Mon père, Georges Mouyren, était officier. En 1958, une première mutation de papa nous a menés en Savoie, à Chambéry, mais nous avons quitté très rapidement cette ville, mon père ayant été envoyé dans les Aurès.

De ce fait, Maman et moi sommes allées habiter, Constantine, chez mon oncle le chanoine d'Agon, qui fit alors fonction de père. Je suis entrée, en sixième, au lycée Laveran - c'était en 1957 - et j'y suis restée jusqu'à ma sortie de troisième, en 1961.

A cette date, mon père a été muté à Marseille où j'ai fréquenté - un mois à peine - le lycée Périer de cette ville; puis, très vite, ce fut le retour à Chambéry où j'ai poursuivi mes études secondaires jusqu'à la terminale, au lycée Louise-de-Savoie.

Ensuite, faculté de droit à Grenoble où j'ai rencontré mon mari, Jean-Pierre Hannequin, aujourd'hui avocat honoraire; il est, pour sa part, né à Tlemcen où son père était médecin militaire, mais il n'est resté dans notre beau pays que cinq ou six ans.

Mon mari a d'abord été clerc d'avoué à Grenoble puis il s'est installé comme avocat à Grasse.

Nous avons habité Grenoble quelques années, puis la naissance de notre fille - très lourdement handicapée - nous a décidés à revenir vers Antibes, proche de l'hôpital de la Timone à Marseille et, surtout, ville où résidait mon oncle le chanoine d'Agon, alors curé de l'église du Sacré-Coeur qu'il avait fait construire en y intégrant autels, ambons, statues de l'église du Sacré-Coeur de Constantine et cloches de la cathédrale de Bône.

- Geneviève BAROCHE
née Benoit

Fille de Clémentine et Jean Benoit, je suis née à Constantine un jour de tremblement de terre, le 6 août 1947.

Maternelle au groupe scolaire Brunet-Jeanmaire, primaire successivement à cet endroit puis au groupe Jean-Jaurès, puis à Pau et enfin à Boulogne-Billancourt. Sixième et cinquième au lycée La Fontaine de Paris XVIème, puis lycée du Raincy.

Faculté - en plein "Mai 68" - à Jussieu; licence de lettres modernes puis CAPES. Professeur de français-latin au lycée de Joigny (89), puis au collège "Jacques-Prévert" de Migennes jusqu'à la retraite entamée en 2009.

VOTRE COURRIER ET VOS MESSAGES

Rolande NISIER
épouse de notre confrère Emile.

Depuis trois ans, Emile - atteint par la maladie d'Alzheimer et perdant de plus en plus la mémoire - était quand même soigné à la maison. Assis dans un fauteuil, il ne lisait plus, il n'y avait plus aucune communication entre nous et lorsqu'il parlait, c'était uniquement au sujet de sa jeunesse à Constantine et Sidi-Mabrouk. Comme il était devenu ingérable et violent, ce qui était éprouvant pour son entourage, il a fallu le placer en maison spécialisée et c'est là qu'il est décédé.

Bien que n'étant plus présente aux réunions de l'ALYC, je n'ai rien oublié des bons moments passés çà et là, et du plaisir que j'ai eu à faire la connaissance de tous ces "anciens" qui furent ses condisciples.

Yvonne BERTUCCHI
née Martin

Mon frère aîné Pierre est décédé, dans sa quatre-vingt-dixième année, au matin du premier mai.

Il habitait Bourges et, depuis le 3 janvier, son épouse née Flamant et lui étaient en maison de retraite, leur mauvais état desanté ne leur permettant plus de rester tout seuls malgré la proximité de leur fille Christine. Ses obsèques ont eu lieu le 8, en Côte d'Or, là où reposent mes parents.

Il avait été élève au lycée de garçons de Constantine, du "cours moyen première année" (dont maman était l'institutrice) jusqu'à la classe de mathématiques où il avait obtenu le Grand Prix d'Honneur, en 1939 si je ne me trompe pas.

Betty PHILIP
née Brancher

Maintenant installée en maison de retraite, j'ai fait des séjours en hôpital à plusieurs reprises et je me trouve assez handicapée, ma déplaçant difficilement, voyant et entendant mal, sans appétit et sans tonus aucun.

Aussi, on peut penser que je regrette amèrement l'époque heureuse où je pouvais me joindre aux amis lycéens au cours de bon nombre de nos réunions, amis auxquels je pense souvent.

Pour ceux qui voudraient s'intéresser à mon sort, mes coordonnées se trouvent dans la rubrique "Nouvelle adresse" de cet encart. Amitiés à tous.

Jacques BERTRAND

Une méchante hémorragie intestinale m'a fait quitter prématurément et définitivement le Gabon pour une retraite anticipée... à 68 ans toutefois.

Nous avons repris nos repères, Claudine et moi, sans penser à retourner en Afrique malgré les regrets d'avoir laissé là-bas des amis Blancs et Noirs; mais tout à une fin et il faut se faire une raison.

Ce retour au pays, et la rencontre printanière des anciens des lycées de Constantine, m'ont permis de retrouver Pierrette née Martin et son époux Yves Gelez, que je n'avais pas revus depuis...1957.

Nous espérons, avec ma sœur Léa, retrouver Jean Benoit à cette occasion, mais ses 90 ans - déjà - motivent légitimement sa défection.

Donnimage!

JEUDIS DENFERT DE PRINTEMPS

- Jeudi 19 mai, tous deux arrivés en avance - Louis Burgay et moi - nous nous sommes réparti la rédaction des pages de couverture du prochain annuaire de l'ALYC.

Ensuite sont arrivés Jean Douvreur, Jean-Claude Ferri et José Claverie pour le déjeuner.

Jean Douvreur a apporté la note de la personnalité nouvelle dans le groupe, ainsi que le recul dû à son expertise de magistrat et à ses 88 ans: beaucoup de sérénité.

Louis Burgay nous a alors quittés et c'est Guy Labat qui a pris le relais jusqu'à 18h30.

Jusqu'à 20 heures José Claverie a raconté ses six mois au Mexique, avec perte de quinze kilos.

Non présent à cette réunion, Régis Widemann a tout de même appelé pour demander des nouvelles de tous. Avec son O.N.G., il vient de recevoir l'accord pour une mission d'un mois à Alger vers septembre-octobre.

- Le 15 juin, tout le monde ne s'est pas retrouvé en même temps, mais nous avons pu faire un bon bout de repas en commun. La qualité de la sole et du vin a été unanimement reconnue.

Sont arrivés ensuite - en rafales - Jean Douvreur (qui a bien lancé les débats), José Claverie (toujours entre le Mexique et Berlin dans cette période), Jean-Claude Ferri (toujours fidèle), Christian Widemann (en alerte avec l'épreuve du bac que, ce jour-là, subissait sa fille), enfin, Louis Burgay.

Entre 16 et 17 heures, certains sont partis, d'autres les ont relayés, Jean-Pierre Ghinamo (bien que prêt à partir pour une fin de semaine en Normandie le soir même) et Mokhtar Sakhri (toujours en recherche d'éditeur, et journaliste, hors de l'analyse convenue, sur un sujet brûlant de l'actualité).

L'actualité a été largement commentée, les analyses pertinentes, souvent opposées, mais constructives.

S'étaient excusés ou signalés à un bon souvenir, Marie-Françoise François, Jacques Riva, Jacques Xavier, Gérard Bernard (en voilier autour de la Bretagne), Régis Widemann (encore à Madagascar pour son association), Nicole Emery (Dijon se trouvant trop éloigné de Paris), Paul Brauns (avec un bonjour cordial à transmettre à tous ses anciens condisciples), et enfin Guy Labat.

Jean-Pierre PEYRAT